

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 10 (1889)
Heft: 7

Artikel: Expédition de M. Selous au nord du Zambèze : [1ère partie]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-133635>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Zanzibar, le supérieur de la station de Kipalapala écrivait que les Arabes exaspérés des nouvelles de la côte se proposaient de se venger sur les Européens à l'intérieur. « Les Arabes très surexcités, » dit-il, « ont demandé au sultan Siké de nous tuer ; Siké a refusé. Les Arabes disent tout haut que si les Français participent à la guerre, ils nous tueront de suite jusqu'au dernier ; nous sommes en grand danger. »

Au Tanganyika, quelques Arabes d'Oudjidji ont proposé de massacrer aussi les missionnaires, mais ceux-ci ont été protégés par Mohamedben-Kelfan, cousin de Tipo-Tipo, occupé en ce moment à ravager les bords du Tanganyika et à réduire en esclavage ce qui reste de la population. Mais ils se sont abstenus, pensant que c'était jouer un trop gros jeu de massacrer les Français et les Belges autour du lac.

Il ressort d'une déclaration de sir J. Fergusson, sous-secrétaire d'État au Foreign Office que, d'après un rapport de l'amiral Freemantle, du mois de mars, il n'a été capturé par les vaisseaux anglais, depuis le **blocus de Zanzibar**, qu'un seul bateau chargé d'esclaves. Depuis le mois de mars, plus de 1300 bateaux ont été visités, mais aucun ne portait d'esclaves. Aucune puissance étrangère n'a refusé de reconnaître le blocus ou l'exercice de la visite dans les eaux territoriales du sultan ; un pavillon étranger ne serait pas une protection pour les bateaux qui porteraient des esclaves dans ces eaux.

En **Suède** il s'est formé une **Société anti-esclavagiste**. Le président, M. **Zachrisson** s'est rendu à Bruxelles pour préparer une expédition contre les Arabes chasseurs d'esclaves. Il n'a que trente ans ; après avoir terminé ses études universitaires, il a voyagé en Australie, en Arabie, en Palestine, en Afrique et dans les Indes occidentales. Au moyen de grands sacrifices pécuniaires il a réussi à enrôler cent volontaires qui se sont engagés à servir trois ans en Afrique sous son commandement et à entreprendre une campagne contre les chasseurs d'esclaves.

EXPÉDITION DE M. SELOUS AU NORD DU ZAMBÈZE

Tandis que, par la voie du Congo, l'Afrique centrale équatoriale s'ouvre largement à la civilisation, et que, malgré les efforts des Arabes de l'est, celle-ci pénètre peu à peu par le Shiré jusqu'à la région des lacs, il semble que les pays traversés par le Zambèze moyen se montrent plus réfractaires à l'influence européenne. La création de stations missionnaires à Seshéké et à Lealuy est sans doute un fait important, et les

petits commencements ne sont point à mépriser. Mais, en aval des chutes Victoria, malgré la déclaration de protectorat annoncée par l'Angleterre sur le pays des Ma-Tébélé et des Ma-Shona, au sud du Zambèze, il est à craindre que de longtemps les indigènes n'acceptent avec empressement de voir les blancs s'établir au milieu d'eux. De l'autre côté du fleuve, l'insuccès rencontré par le D^r Holub et par M. F.-C. Selous dans leurs tentatives d'explorer ou de traverser le pays des Ma-Choukouloumbé pour se rendre plus au nord, peut faire craindre, de la part de ces indigènes, une opposition dont la civilisation ne pourra triompher que bien lentement. C'est à la suite de M. Selous, dont l'expédition fut postérieure de deux années à celle du D^r Holub, que nous voudrions introduire nos abonnés dans cette région peu connue. Depuis le passage de Livingstone, il s'est produit dans les dispositions des indigènes des changements considérables, dont les explorateurs à venir devront tenir compte s'ils ne veulent pas s'exposer, eux aussi, à des échecs certains.

Ce fut le 9 avril de l'année dernière que M. F.-C. Selous, auquel la géographie était déjà redevable de précieux renseignements sur l'orographie et l'hydrographie des territoires au sud du Zambèze, se mit en route, de Shoshong, pour explorer ceux du nord, à commencer par la vallée des Ba-Rotsé, où il comptait passer une année à faire des collections d'histoire naturelle, à chasser l'éléphant, en même temps qu'à faire un peu de commerce. Il emmenait avec lui deux wagons, cinq chevaux de selle, seize ânes, etc.; mais, à Panda-Ma-Tenka, il apprit les troubles qui régnaient au delà du Zambèze¹ et l'expédition de Lewanika chez les Ma-Choukouloumbé. M. Westbeeck lui montra une lettre du jeune missionnaire Arnot lui disant : « Si vous rencontrez notre ami commun, M. Selous, dites-lui combien je serais réjoui de recevoir une visite de lui. J'habite un beau pays, gouverné par un chef puissant², et dans lequel les éléphants sont extrêmement nombreux. » Ne pouvant se rendre chez les Ba-Rotsé, M. Selous se décida à tenter de parvenir chez les Garenganzé pour y passer, à chasser et à faire des collections, l'époque de la saison des pluies et revenir l'hiver suivant à Panda-Ma-Tenka. Il fit ses préparatifs, se procura des provisions, des munitions, des marchandises pour une année environ et les répartit en colis suffi-

¹ Voy. IX^{me} année, p. 283-285.

² Moshidi (ou Moshiri), roi des Garenganzé, dont la résidence est située à une dizaine de journées de marche à l'ouest du lac Bangouéolo; voy. *Afrique explorée*, IX^{me} année, p. 16-22.

sants pour en charger ses seize ânes et une quinzaine de porteurs. Il comptait traverser le Zambèze vis-à-vis de la ville de Wankie¹, à un degré environ à l'est des chutes Victoria, suivre le fleuve jusqu'à son confluent avec la Kafoukoué, pour y retrouver sa route d'il y a douze ans, et, après avoir passé cette rivière, pousser droit au nord.

Le 5 juin, il quitta Panda-Ma-Tenka, emmenant avec lui trois hommes parlant le hollandais : Daniel, un Hottentot, qui avait conduit un des wagons depuis Shoshong, Paul, Zoulou de Natal, qui s'était marié et avait vécu avec des gens de Wankie pendant quelque temps, et Charley, jeune garçon qui avait été élevé par un des chasseurs de M. West-beech, était bon tireur et excellent interprète. Il avait en outre avec lui deux hommes de Khama armés, comme lui et les précédents, de très bons fusils anglais, et quatre Ma-Shona attachés à son service.

A l'endroit où la caravane devait traverser le Zambèze, le fleuve a 400^m de large et le courant en est très fort. Il fallut faire passer les ânes l'un après l'autre, attachés à la poupe d'un grand canot. L'opération prit une journée entière. Le soir, au coucher du soleil, on campait sous un immense baobab, près de la ville de Wankie. Celui-ci vint au camp le lendemain matin de bonne heure percevoir le prix du passage, plus coûteux qu'il ne l'avait été il y a douze ans. Là, M. Selous dut laisser Daniel, le Hottentot, qui avait un fort accès de fièvre dont il mourut au bout de quelques jours. La maladie, estime-t-il, est dangereuse pour tous ceux qui ne sont pas acclimatés, qu'ils soient blancs, noirs ou jaunes ; ces derniers lui paraissent y résister le moins ; les noirs sont ceux qui la supportent le mieux.

Dès le lendemain du départ de Wankie, les difficultés commencèrent avec les porteurs ; quoique quinze jours auparavant ils eussent solennellement promis à l'explorateur de lui rester attachés coûte que coûte et de revenir avec lui à Panda-Ma-Tenka, la plupart désertèrent. M. Selous dut ajouter leurs charges à celles que portaient déjà les ânes et poursuivre son chemin. Aussi écrit-il : « Le proverbe fait de l'âne le pauvre ami de l'homme, mais nulle part la chose n'est plus vraie que dans l'intérieur de l'Afrique. Robuste et endurant, il peut porter sans se plaindre autant que cinq Cafres ordinaires. Dans les régions où abonde la tsétsé, quelque vigoureux qu'il soit, il ne vit pas longtemps ; cependant il résiste au poison de la piqûre de la mouche beaucoup mieux que tout autre animal

¹ Nos lecteurs se rappellent qu'en Afrique, très souvent, le nom d'un chef devient celui de la ville qui lui sert de résidence.

domestique ; il peut traverser des zones infestées sans en souffrir beaucoup, sa constitution étant assez forte pour qu'il se remette des effets du poison, s'il ne reste pas trop longtemps dans les districts susmentionnés, tandis qu'un bœuf ou un cheval, une fois piqués, dépérissent et succombent. » M. Selous a vu cependant de ces derniers qui se sont remis après avoir été piqués, mais ces cas sont très rares. Plus l'animal est jeune, cheval, bœuf ou âne, mieux il résiste.

Deux jours de marche à travers un pays montueux et pierreux, et de tristes forêts dépourvues de feuillage, où l'eau était très rare, ramenèrent l'expédition sur les bords du Zambèze, à la résidence de Champondo, chef ba-tonga. En chemin, M. Selous avait recruté plusieurs jeunes porteurs, ce qui lui permit de décharger un peu les ânes. Mais Champondo était menacé par une bande de Ma-Tébélé qui voulaient traverser le fleuve ; une forte troupe de Ba-Tonga était réunie pour les en empêcher. Heureusement pour eux, tous les canots étaient sur la rive septentrionale et, sans embarcations, leurs ennemis auraient été assez embarrassés pour opérer le passage ; néanmoins les Ba-Tonga avaient envoyé les femmes, les enfants et les chèvres dans la forêt. Le chef vint au campement et reçut de M. Selous un présent qui parut d'abord le satisfaire, mais le lendemain matin il reparut avec un groupe d'hommes armés de lances barbelées, prétendant n'être pas content du présent reçu la veille, et disant qu'il lui fallait encore telles et telles choses. En même temps, ses gens prenaient une attitude menaçante, parlaient et gesticulaient violemment ; les deux Mangouato, de Khama, alarmés de la tournure que prenait l'affaire, saisissaient leurs carabines et les chargeaient, tandis que les Ba-Tonga, une assagaie dans la main droite et une demi-douzaine dans la gauche, proféraient des discours de plus en plus menaçants. La situation devenait critique, lorsque M. Selous, s'avancant au milieu d'eux sans armes, leur demanda quelles étaient leurs intentions en brandissant leurs assagaies contre ses gens ; sur quoi ils abaissèrent leurs armes et s'assirent. M. Selous appela Paul, le Zoulou, et se rendit avec lui auprès du vieux Champondo qui, moyennant un présent d'une pièce de calicot noir, une poire à poudre et deux rouleaux de fil de laiton, se déclara satisfait et autorisa le passage de la caravane. Les ânes venaient d'être chargés lorsqu'une longue file de Ba-Tonga sortit du village ; c'était la troupe d'observation qui était rentrée dans ses foyers, les Ma-Tébélé ayant renoncé à passer le fleuve et paraissant en pleine retraite. Le chef des Ba-Tonga réclama alors un paiement, sous prétexte que c'était lui et ses gens qui avaient chassé les Ma-Té-

bélé, et que, s'il ne l'avait pas fait et que les Ma-Tébélé eussent passé le fleuve, ils auraient pillé la caravane et tué M. Selous et tous ses gens.

L'explorateur dut s'exécuter; une fois libre, il suivit la rive gauche du fleuve jusque chez Chamedza, autre chef ba-tonga. Les indigènes sortaient en grand nombre de leurs villages; les femmes en particulier examinaient les ânes avec un grand intérêt. Les prétentions de tout ce monde à recevoir des présents engagèrent M. Selous à renoncer à suivre le fleuve pour n'être pas ruiné avant d'avoir atteint la Kafoukoué. Grâce à un bon présent fait à Chamedza, il obtint des guides qui devaient le conduire à travers les montagnes s'étendant entre le haut plateau et la vallée du Zambèze.

D'une manière générale, M. Selous fait remarquer que les Ba-Tonga ont singulièrement changé de caractère depuis 1877, où il traversa leur pays pour la première fois. Alors, ils le recevaient très bien, lui donnaient, dans chaque village, des chèvres et des vivres; nulle part on n'essayait de lui rien extorquer. Aucun blanc n'avait passé chez eux depuis que David et Charles Livingstone et le D^r Kirk avaient traversé le Zambèze pour se rendre à Linyanti; ils éprouvaient une crainte superstitieuse à la vue des blancs qui, avec leurs carabines se chargeant par la culasse, tuaient le gibier à de grandes distances, et passaient chez eux sans craindre d'être molestés. Dès lors, quantité de Ba-Tonga ont été aux mines de diamants et ont vu que les blancs sont mortels aussi bien qu'eux. Beaucoup aussi ont été au pays des Ma-Tébélé, y ont travaillé avec des blancs, et ont vu le peu d'égards avec lequel Lo-Bengula et ses gens traitent les Européens : missionnaires, commerçants, envoyés des gouvernements. En un mot, ils ont compris qu'un blanc n'est pas un dieu qu'il faille adorer de loin, mais plutôt, que lorsqu'on le rencontre seul, c'est une brebis qu'une bande de loups peut très facilement dépouiller. En 1880, à l'instigation de M. Selous, des missionnaires romains se rendirent chez Mwemba, un peu en aval de Chamedza, avec l'intention d'y fonder une station. Paul, le Zoulou, était avec eux. Ils traversèrent le Zambèze, entre Champondo et Chamedza, après avoir subi d'énormes extorsions de la part des indigènes, qui les déposèrent d'abord, eux et leurs marchandises, dans une île, et ne consentirent à leur faire achever la traversée qu'après avoir reçu un second paiement. Arrivés chez Mwemba, tous tombèrent malades de la fièvre; l'un d'eux mourut au bout de peu de jours. Mwemba réclama un paiement considérable parce que ce blanc était mort dans son pays; les autres étant trop malades pour rien faire, il s'empara de toutes leurs marchandises, et les

fit repartir pour Panda-Ma-Tenka. Ces procédés paraissent avoir été suivis par les Ba-Tonga. Il y a trois ans, M. David Thomas, fils d'un des premiers missionnaires au pays des Ma-Tébélé, fonda une station dans une île du Zambèze près de l'embouchure de la Loufoua, d'où il se proposait de chasser et de trafiquer au nord du fleuve. Il fut massacré pendant la nuit, et tous ses biens saisis par les Ba-Tonga. Deux mois avant l'arrivée de M. Selous, un trafiquant portugais avait été assassiné avec une partie de ses gens. Aussi notre explorateur ne doute-t-il pas que s'il eût continué à suivre le Zambèze jusqu'à l'embouchure de la Kafoukoué, ils n'eussent été, tôt ou tard, lui et ses gens, pillés et massacrés par les Ba-Tonga.

D'autre part, M. Selous savait que les Ma-Choukouloumbé établis le long de la Kafoukoué avaient, deux ans auparavant, attaqué le camp du Dr Holub. Néanmoins il préféra s'écarter du Zambèze, et suivre ses guides, dont l'un était le propre fils de Chamedza, le long d'une route menant vers le nord. Sur la Mouga, affluent du Zambèze, l'expédition rencontra plusieurs villages ba-tonga, dont les habitants n'ayant encore jamais vu de blancs étaient effrayés. La région traversée abonde en buffles, en antilopes, en zèbres, et aussi en tsétsé.

Plusieurs Ba-Tonga ayant suivi M. Selous dans l'espoir d'entrer à son service, il les engagea, et n'eut qu'à se louer d'eux ; forts, actifs, ils se montrèrent toujours empressés et affectueux. Les hommes de Chamedza le quittèrent pour retourner chez eux. Au nord de la Zougoué, le pays devient tout à fait montagneux. Il offre l'aspect d'une nature en désordre, de montagnes coniques de 200^m à 2300^m de hauteur, rocheuses et stériles, arides et desséchées. L'eau y est extrêmement rare et le gibier également. Les guides connaissaient bien le pays, et suivaient un sentier qui, par places, avait complètement disparu. La marche était horriblement fatigante pour les ânes qui, malgré cela, escaladaient et descendaient d'un pied parfaitement sûr de vrais casse-cou. En avançant vers le nord le pays change de caractère ; les montagnes s'arrondissent, se couvrent de forêts d'un feuillage abondant à l'ombre duquel pousse une herbe succulente. La végétation et les papillons sont les mêmes que ceux du versant septentrional du pays des Ma-Chona, au sud du Zambèze, à une altitude de 1000^m à 1300^m. En route M. Selous prit encore un autre guide qui devait le conduire à Monzé, résidence d'un chef ba-tonga du même nom, chez lequel Livingstone avait passé en se rendant du pays des Ma-Kololo au Zambèze inférieur. Ce nouveau guide promettait qu'il n'y avait plus qu'une chaîne de montagnes à gravir pour atteindre le

plateau où le gibier abonde, et où la marche est beaucoup plus facile pour les ânes. En effet, dès le lendemain l'expédition, arrivée au sommet de la chaîne, trouvait un pays ondulé, boisé, bien arrosé et couvert de pentes herbeuses. Le climat en était délicieux, les journées fraîches même au soleil, les nuits très froides. Nous ne dirons pas les joies du chasseur au milieu des antilopes, des buffles, des zèbres qui de toutes parts s'offraient à ses coups.

Enfin l'expédition arriva chez Monzé. A l'époque de la visite de Livingstone, il vivait tout près de la colline d'Ou-Kesa-Kesa, mais maintenant il habite à une douzaine de kilomètres plus au N.-E. M. Selous le trouva très infirme, mais fort causeur et amical. Il se souvient très bien de la visite de Livingstone, et en parlait comme d'une chose récente ; pour ces indigènes qui n'ont pas l'idée du temps, cinq ans ou un demi-siècle c'est à peu près la même chose. Trente-cinq ans se sont écoulés depuis que Livingstone a passé chez Monzé ; dès lors aucun blanc n'était venu chez lui. Le pauvre homme se lamentait sur la perte de ses bestiaux, qui avaient tous été enlevés deux mois auparavant par les troupes de Lewanika poursuivant Morantsiané, ancien prétendant à la domination sur les Ba-Rotsé. Ce dernier était, il y a un an, établi à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Monzé, dans les monts Nyandabanyi. Lewanika n'avait pas osé le suivre jusque-là ; il s'en était retourné en volant sur son passage tous les bestiaux des petits villages ba-tonga qui n'avaient pu lui opposer de résistance.

Les indigènes ne purent donner à M. Selous aucune information précise sur le pays plus au nord. Au delà de Monzé, le plateau est dépourvu d'arbres, mais couvert d'une herbe qui atteint deux mètres et même trois mètres. Les habitants appartiennent déjà à la tribu des Ma-Choukouloumbé. M. Selous ne put obtenir des gens d'un de leurs villages ni fagots pour dresser un camp, ni combustible. Il dut se contenter de tiges de blé plantées en terre et acheter du bois. Le soir on annonça la venue d'un certain nombre d'hommes de Morantsiané, qui se présentèrent le lendemain matin au camp ; ils étaient au nombre de quinze, tous Ba-Rotsé, portant des fusils et accompagnés non seulement des Ma-Choukouloumbé du village le plus proche, mais encore d'autres qu'ils avaient réunis pendant la nuit. Chaque Ma-Choukouloumbé portait un faisceau de javelots bien effilés, de deux mètres de long. Tous, néanmoins, paraissaient animés de bons sentiments. Ils dirent à M. Selous, qu'ayant appris son passage à Monzé, ils l'avaient suivi avec deux défenses d'ivoire pour acheter des munitions. L'explorateur n'en avait point à vendre ; ayant encore un long voyage à faire, il avait besoin de

toute sa provision pour son propre usage. Enfin M. Selous leur donna un tapis pour Morantsiané et quelques mètres de calicot pour eux-mêmes et continua sa route jusqu'au bord de la Magoï qui prend sa source un peu au sud de Ou-Kesa-Kesa et se jette dans la Kafoukoué. Là, l'explorateur s'arrêta indécis sur la question de savoir s'il continuerait à marcher vers le nord pour traverser le territoire des Ma-Choukouloumbé, ou s'il tournerait vers l'est pour les éviter et passer la Kafoukoué à Semalemboué, où Livingstone l'avait franchie quelque trente ans auparavant. Paul et Charley partageaient ce dernier avis, mais malheureusement leurs guides ignorants les en détournèrent, en disant qu'ils ne connaissaient pas le pays à l'est, non plus que les endroits où se trouvait de l'eau. En outre, ajoutaient-ils, on ne rencontre sur la route du nord que de petits villages ma-choukouloumbé, isolés et dont les indigènes sont bien disposés.

Le lendemain l'expédition traversa un pays où pulullaient les élans, les zèbres et toute espèce de gibier, ainsi que la tsétsé, et l'après-midi elle atteignit la rivière Oungouézi, au bord de laquelle M. Selous établit son camp. D'abord les indigènes se montrèrent réservés, observant de loin les étrangers ; leurs guerriers toutefois tenaient à la main leurs faisceaux de javelines barbelées. Le chef parut bientôt avec quelques-uns des hommes de sa suite et lorsqu'il se fut assuré que les nouveaux arrivés n'avaient aucune mauvaise intention ni à son égard ni envers ses gens, il se montra très amical, désigna un bon emplacement pour y installer le camp et indiqua où l'on pouvait ramasser du bois, couper de l'herbe pour les ânes, etc. Sa physionomie d'ailleurs était bienveillante. M. Selous lui fit un petit présent qui parut le réjouir beaucoup et auquel il répondit en lui rapportant une corbeille de farine. Il était cette fois accompagné d'une trentaine d'hommes portant chacun sur l'épaule gauche un faisceau de lances, tandis qu'ils en tenaient une ou deux à la main droite. Le chef apprit à M. Selous que la rivière Oungouézi est la même que Livingstone traversa près de sa source entre Monzé et Semalemboué. Elle se jette dans la Magoï et non dans la Kafoukoué comme l'indiquent plusieurs cartes.

(A suivre.)

CORRESPONDANCE

Lettre de Lorenzo-Marquez, de M. le missionnaire P. Berthoud.

Lorenzo-Marquez, 5 avril 1889.

Le numéro de février de l'*Afrique* m'est parvenu récemment. J'y ai remarqué, à la page 37, sur notre ville, un article que vous avez extrait du « *Moniteur des*